

Chantal Belfort

Psychanalyste

Acheminement d'une Pensée

« Du langage et de l'altérité ».

Le langage, ainsi nommé à la fin du Xe siècle est la manière de s'exprimer propre à un groupe, une langue. Le langage est cette faculté que les hommes possèdent d'exprimer leur pensée et de communiquer entre eux au moyen d'un système de signes conventionnels vocaux et/ou graphiques constituant une langue. Le langage est cet élément qui fait spécificité de l'espèce humaine. Il en fait dire et écrire dans nombre de champs - du linguiste au philosophe en passant par le mathématicien, le poète, le psychanalyste et nombre d'autres. « *Nous nous exprimons nécessairement par des mots, et nous pensons le plus souvent dans l'espace. En d'autres termes, le langage exige que nous établissons entre nos idées les mêmes distinctions nettes et précises, la même discontinuité qu'entre les objets matériels* (Bergson, *Essai donn. imm.*, 1889, p. 13) ». Ou : « ... la nature n'a pas juré de ne nous offrir que des objets exprimables par des formes simples de langage ; (...) la transmission parfaite des pensées est une chimère, et (...) la transformation totale d'un discours en idées a pour conséquence l'annulation totale de sa forme. Il faut choisir : ou bien réduire le langage à la seule fonction transitive d'un système de signaux : ou bien souffrir que certains spéculent sur ses propriétés sensibles, en développant les effets actuels, les combinaisons formelles et musicales, – jusqu'à étonner parfois, ou exercer quelque temps les esprits. » (Valéry, *Variété III*, 1936, p. 18). Ou encore, « *La clarté du langage s'établit sur un fond obscur, et si nous poussons la recherche assez loin, nous trouverons finalement que le langage (...) ne dit rien que lui-même, ou que son sens n'est pas séparable de lui.* » (Merleau-Ponty, *Phénoménologie. Perception*, 1945, p. 219) Pour le psychanalyste, au regard de la séance analytique, nous ne pouvons que suivre J. Lacan qui soutient que *l'inconscient est structuré comme un langage*.

Dans un premier temps, sans nous instaurer linguistes, nous pouvons simplement nous autoriser en critique sur ce que le langage (se) devient, d'une évolution sociétale dont les conséquences, non

encore transparentes, viennent pourtant, peu à peu, se mettre à jour dans le quotidien, par la présence d'une disparition de l'altérité. Dans un deuxième temps, nous voici confrontés aux effets obtenus, sinon voulus, par le constat d'une perversité à circonscrire, restreindre les limites de la pensée, voire la pensée elle-même. Au point que l'acte de réflexion, l'acte de questionnement, l'acte de penser, deviendraient des provocations intolérables pour un autre absent qui n'en peut ou n'en veut rien entendre, comprendre ou penser. Il ne s'entend même plus penser lui-même à lui-même. Notons pourtant que la contradiction même trouve sa structuration dans le contredire qui est aussi du langage, au même titre que l'assentiment ou la critique, le jugement, tel le regard que nous portons ici sur le langage, tout en ouvrant sur l'autre par le possible d'une discussion, d'une controverse, d'une réfutation. Dans le champ de la psychanalyse, substantiellement, le langage donne le pouvoir d'en dire pour l'analysant et le pouvoir d'en interpréter pour l'Analyste, de ce qui échappe et de ce qui gouverne néanmoins toute la vie du sujet qui s'en deviendra, de cette reconnaissance, sujet de l'inconscient. Et dès lors que la langue (française) va perdre sa propre structure grammaticale, syntaxique - de celles qui la fondent -, nous pourrions nous questionner sur ce qui pourrait advenir de l'inconscient, de sa structure, alors que le langage se paupérise, et à l'aulne d'une ère nouvelle où communiquer ne rime plus avec langage, non plus qu'avec l'autre ? Dans la séance analytique, il n'y a pas communication de l'analysant à l'Analyste, mais il y a communication à l'Autre. Le langage y fait à la fois pivot et étayage de la structuration psychique du sujet par et avec l'appropriation d'une tierce personne, l'autre, sensée être acceptée dans l'infans.

Partant du postulat que la langue fait l'altérité, ou encore est de l'altérité ou enfin que « L'altérité est dans la langue » (1), nous ne pouvons que constater qu'au commencement il y a du Langage et il y a de l'Altérité. Un questionnement, d'ailleurs sans fin à ce jour, serait de vouloir connaître si c'est l'évolution d'une société qui fait l'évolution d'une langue ou bien si c'est l'évolution d'une langue qui détermine l'évolution d'une société. Il semble que dans la réalité nous retrouvions les deux systèmes, sans pouvoir établir précisément lequel triomphe. Etablir un tel palmarès n'est point là le fondement de notre réflexion. Par contre, nous pouvons nous interroger sur une société qui fait exclusion du grand nombre de minorités, abolissant la multiplicité linguistique par déni de la différence. C'est ainsi que certains groupes d'élaborent un nouveau langage, duquel sens, seuls les bannis du grand nombre peuvent avoir accès et recevoir cette reconnaissance à eux déniée voire interdite. Parmi eux, citons le langage dit *des banlieues* qui a pris racine ces vingt dernières années. Sa structure nécessite la présence d'un sous-titrage dans les programmes télévisés, au même titre qu'une langue étrangère ou que les langues régionales. Nous assistons aujourd'hui à un

rétrécissement du monde des mots qui entraîne dans sa chute les forces vives du langage avec, semble-t-il un accompagnement de la dévalorisation et de la dissolution des valeurs morales et du respect pour l'autre. L'autre de la communication par le langage disparaît, même si parfois il semble prendre encore trop de place face à des narcissismes absorbants qui régentent la vie du seul pulsionnel, à s'ériger en maître contre l'impossible extinction de la frustration à l'autre. Dans le champ de la psychanalyse, ceci n'est pas sans nous rappeler le proto-langage de l'enfant préoedipien. Les exclus de l'intelligentsia sont relégués, dans un état de toute-puissance à ne pas pouvoir ou savoir penser par eux-mêmes. Ils sont confinés, assignés à ne vivre que de ce qui relève de la pulsion, de l'immédiateté, de l'avoir plutôt que de l'être, là où le lien entre langage et altérité se voit progressivement oblitéré. A les exclure de la transmission de la langue archaïque, ne leur est-il pas fait perdre le droit à vivre l'autonomie que confère le langage de et à l'a(A)utre (2) ?

La paupérisation de la langue et de sa structure reconduit des questionnements déjà très vifs dès les années soixante dix. La parole, toujours susceptible de n'en rester qu'à la dimension du semblant, gagne davantage à se satisfaire d'une logorrhée, d'une imposture qui n'a plus usage que d'étouffer le vide, la rupture, le manque dont elle procède. L'ignorance fait l'enjeu de la parole d'être devenu un moyen d'information rapide, de description, et d'utilité immédiate. Dès la sonorité des mots, nous sommes interpellés d'entendre l'usage d'un débit très rapide, comme si seul comptait le dire le plus possible, sans besoin de s'appesantir sur ce qui est dit, sur le contenu des mots, sur l'articulation linguale autant que syntaxique qui ne sont plus des priorités. L'articulation des mots pour d'autres en vient à se réduire à une espèce de bouillie sonore, la voix comme pâteuse. La phrase, sa structure, n'ont plus cours. Cette logorrhée va parfois s'interrompre là où l'on n'imaginait pas de césure, ni de ponctuation. Mais se soucie-t-on encore de la ponctuation ! Quelle importance peut-elle donc présenter pour obtenir immédiatement ce que l'on désire ?

Néanmoins, le fondement du dire singulier fait qu'il passe par l'acceptation de la langue commune. Apporter des transgressions structurales à la langue par des torsions et distorsions de langue, des troncations, une ponctuation erronée va dans le sens de l'absence de règles qui, bien que pérennes seraient, dit-on aujourd'hui, néfastes à la vie émotionnelle des enfants. Dès les temps anciens, et nous le retrouvons en psychanalyse, la structure tient à distance l'angoisse, la névrose. Innover sans structure ou sans appui sur l'étayage d'un acquis du passé millénaire, va opérer des modifications profondes dans la société et le social. Cette nouvelle langue nous questionne donc : serait-elle en soi porteuse d'un renouveau possible ou, au plus, s'agit-il des effets d'une impuissance d'apprentissage linguistique, conséquence elle-même d'une exclusion et d'une marginalisation subies par une partie de notre communauté ? Au même titre que certains sont émondés de la société, les locuteurs vont

effectuer des troncations par aphérèse, apocope ou syncope, allant plus loin encore qu'avec ce qui apparaît depuis la deuxième moitié du XXe siècle (métro, tél., frigo, radio, car, bus...) en le systématisant et banalisant dans le discours. Apparaît l'oubli de l'étymologie du mot, donc de sa structure et de son sens originel. L'utilisation du verlan, ce procédé de codage lexical par inversion de syllabes, insertion de syllabes postiches, suffixations, infixations systématiques crée aussi une nouvelle langue qui autorise l'exclusion d'autres ignorants de ce langage. Le langage devient non celui de l'autre, mais celui de l'exclusion de l'altérité. D'aucuns y voient une capacité à la créativité et à l'inventivité. Quelle créativité trouver à les moyens terriblement limités d'expression avec un vocabulaire très restreint, un usage des marques grammaticales approximatif, une difficulté quasi douloureuse à organiser une chronologie et une logique aux différentes parties du discours. La douleur à accoucher d'un langage même appauvri et qui ne se supporte que des seules proximité et immédiateté se voit fustigée par l'absence de longs discours et la tenue à distance de l'expression écrite, de l'imprévisible et du passé ou du futur. Ce phénomène sociétal n'est-il pas plutôt en train d'entériner insidieusement l'exclusion en lui accordant des mérites ? A l'instar des textes appauvris des chanteurs qui courent en hurlant sur les ondes tels des modèles à reproduire. Les sujets, verbes et compléments s'absentifient quasi définitivement pour n'entendre émettre qu'une suite phonétique de mots sensés donner sens... Nous semblons plonger -à temps perdu !...- dans la validation de l'inexistence d'un temps qui serait le passé dont nous sommes et qui fait étançon pour le présent vers un futur qui se prépare dès longtemps avant dans le passé. Nous entrons dans une ère où seul le présent se justifie. Il est de l'ordre du pulsionnel et fait camouflage de ce qui dérange de porter à la réflexion, sur le passé et le futur, tant dans leur essence que dans leur emploi grammatical. Cela semble éloigner davantage de la réalité de l'être qui fût, qui aura été, qui aurait pu être ou qui sera, aura fait ou aura été fait... Dans tous les cas, cela semble fustiger l'idée même de la transmission qui fait forcément réalité de l'ensemble des temps et espace.

Un peu plus avant dans le champs de la paupérisation, nous trouvons le langage *sms*, ou *texto*, typique d'un langage qui fait référence de l'éloignement de l'être à lui-même. Il n'a de cesse d'inventer des abréviations, des transcriptions phonétiques, des rébus typographiques, des valeurs appellatives des lettres, des chiffres, des caractères, des sigles, l'anglais, l'arabe et autres... C'est l'expression la plus concrète du règne du langage d'efficacité, rapide et immédiat, qui n'attend aucune suite. L'être n'y est plus, n'en est plus de lui-même. Nous entrons dans une ère de rétrécissement complet du langage, un phénomène « d'économie linguistique » dans le sens, non de faire des économies, mais d'ajuster ses dépenses linguistiques aux exigences spéciales de l'utilitaire. L'imprécision linguistique devient la règle d'un jeu linguistique socialement réduit. Il

semble qu'un idéal serait atteint lorsque l'on réussira à supplanter définitivement l'ancienne langue (l'abolition des temps du passé, la suppression de l'étude des parlants et écrivain du passé, la suppression même de l'histoire individuelle ou de parties de l'histoire collective). L'école d'antan ne serait que psittacisme qui n'apporterait plus rien à la structuration neuronale de l'apprenant. Il ne peut aujourd'hui, par ailleurs, qu'être le constructeur de son savoir, du savoir. L'adulte s'absentifie un peu plus. Son rôle d'enseignant devenu celui d'accompagnant, le savoir ne s'appuie plus sur les compilations du savoir ancestral.

Pourtant, de cette capacité à ôter, modifier, transformer vers un moins plutôt que vers un autre, il pourrait néanmoins apparaître une forme de créativité innovatrice. Certains auteurs vont s'autoriser à créer de nouveaux mots, tel Lacan avec sa *lalangue* par exemple, ou ces philosophes qui utilisent des mots connus pour en dire autrement, différemment. Mais dans le même temps qu'ils se permettent cette transgression, ils le font de manière paradigmique en se soumettant au respect des lois de la syntaxe, des règles édictées par la transmission de la langue depuis ses origines. C'est ainsi entretenir l'idée d'avoir le sens de l'autre, de sa rencontre avec l'autre, qui se trouve dans les lois communes, les codes particuliers de la langue, dans l'adhésion collective à quelque chose qui est commun à tous, mais qui, par ailleurs, conserve la possibilité de la spécificité de chacun. Ces écrivains ne se départissent pas de l'idée, de la pensée d'une transmission vers un autre, vers d'autres qu'eux-mêmes. Actuellement, la transformation de la langue autorise certains à parler de « novlangue », d'un terme emprunté à Georges Orwell dans *1984* dès 1948, et qui donnerait un sens nouveau à langage et altérité. Ce terme, retenu dans le monde de l'enseignement lieu de prédilection de la transmission, parle donc une nouvelle langue pour en dire de la réforme du collège. Cependant, elle fait poindre un obscurantisme où l'énoncé s'embrume par l'usage de mots ordonnés de façon à faire, non révélation, mais à nouveau camouflage de la réalité.

Tout ceci n'est pas exhaustif de l'appauvrissement de la langue, mais laisse déjà à déterminer, à trouver une voie qui soutienne autrement la présence du repère, de la règle, de la tierce personne qui puisse trouver place entre une culture d'antan, dite obsolète, sans tomber dans la jouissance obligée et incontournable d'aujourd'hui. La voie de la psychanalyse, de la philosophie, entre autres, nous le verrons, autorisent toujours une voie du questionnement, de la pensée, de la révélation de ce qui fut forcément obscurantisme, ignorance.

A force de voir à l'usage ces nouvelles formes de discours, il est de s'interroger sur les effets que peuvent susciter cette paupérisation de la langue qui, fondamentalement, n'incite plus à réfléchir ni à penser puisqu'elle n'est plus celle de la communication de transmission, mais seulement celle de

l'utilitaire. Tout processus de réduction d'une langue, de la restriction des mots augmentent la propension au confinement à la toute-puissance non réflexive, et fait vecteur essentiel d'une perte de l'acte de penser. Dans les partages (forums, blogs...), des mots disparaissent du vocabulaire ou bien ne sont plus compris, des mots qui importants qui fondaient pourtant une recherche de vie sociétale, tel : *justice, moralité, respect, loyauté, démocratie*, ou encore certains autres sont limités dans l'usage tel *liberté, différence, genre...* et bien d'autres encore. Il n'est plus besoin de penser le mot dans ses nuances qui feraient forcément appel à ce qui ferait référence à l'étymologie. Nous découvrons ainsi le *crimesex*, le *biensex*...

Il y aurait aujourd'hui comme une usure du langage, à exclure toute réflexion, tout questionnement et toute pensée qui pourrait être critique ou contradictoire de manière à faire résonner une réplique autre, une controverse qui pourrait faire mouvement vers... un autre, vers une parole... autre, différente. Ainsi, les utilisateurs du graphisme style *sms* n'écrivent plus de lettres ou ne savent plus rédiger de textes qui pourraient leur permettre d'en dire sur eux et sur ce qu'ils pensent de la vie, de la société, du langage et de l'altérité. Or, l'invention de l'écriture se fit, entre autre finalité, pour dépasser les limites des contraintes du temps et de l'espace, en ouvrant les paradigmes du passé, du futur et de l'ailleurs. Il semblerait donc que cette forme d'écriture ferait privation à l'homme d'un de ses pouvoirs de libération, s'extraire justement de l'ici et maintenant pour ouvrir sur autre chose et d'autres. Un vocabulaire pauvre, des phrases tronquées permettent difficilement l'acheminement avec l'acte de penser. Vivre dans l'utilitaire de la proximité et de l'immédiateté permet de tenir à distance l'acte de questionner, de penser sur ce que pourrait être sa vie dans un ailleurs et/ou dans un futur proche ou éloigné. Cela ne permet pas l'élaboration de projets, la pensée projective à l'aide d'expériences passées. Cela obligera à penser l'être et non plus la course du faire. L'être se retrouve emprisonné dans un monde d'illusion où le rêve et l'imaginaire n'ont plus le processus de l'écriture pour support de substitution. Nous assistons à un amoindrissement de la symbolisation, parole et écriture, qui pourtant rapproche du réel. Le renoncement à dire ou mettre en mots justes et précis une pensée audacieuse et contrôlée ôte toute chance de dialoguer, de réfuter ou de discuter, de s'être.

Sans forcément emprunter la voix de la banalité de l'utilitaire, une langue peut s'appauvrir en remodelant le réel par l'utilisation des mots et du sens qu'on leur reconnaît de manière à mener à une signification en adéquation avec une période, une idéologie particulière. L'euphémisme qui, à l'origine, est une forme de pensée privilégiées pour adoucir des déclarations qui seraient trop brutales, voit dans l'exagération de son utilisation aujourd'hui un éloignement plus marqué du réel. Lorsque l'on dit de quelqu'un qu'*il est parti* en place de *il est mort*, l'information donnée ne permet

que le questionnement évident de savoir où il est allé. Cet euphémisme qui sert à camoufler une réalité par ailleurs trop triste et/ou trop douloureuse met fin à toute communication. Plus profondément, se fait jour la perte de la nécessité, autour d'un tel événement, de réfléchir sur la vie et la mort, sur le sens de la vie et de la mort. En parler devient même caduc puisque *partir* utilisé comme verbe intransitif n'est que vecteur d'action, de mouvement et que cette courte phrase ne prévoit aucun ajout de substantif ou infinitif n'appelant quelque réflexion que ce soit et encore moins transcendante. Les euphémismes prolifèrent désormais, non plus pour adoucir la vie, mais pour faire fi de la réalité. Effectivement, nommer un *mal voyant*, une *technicienne de surface*, une *personne à mobilité réduite* n'ajoute rien, ni aucune amélioration à la vie de l'aveugle, de la femme de ménage ou de l'handicapé physique. A ne plus parler de pollution quand aujourd'hui nous mesurons *la qualité de l'air*, elle ne disparaît pas pour autant. **Les enseignants n'enseignent plus.** **Ils deviennent des accompagnateurs du savoir.** Le terme professeur ou contrôleur (dans les trains) ne peut plus que susciter dans leur expression une violence pour ceux qui refuseraient de se soumettre à une autorité qui fait structure. Cette euphorisation nouvelle du monde semble vouloir permettre de cesser penser la vie. Le désir profond est d'estomper voire d'escamoter la réalité, tout ce qui fait objection à la méméité/altérité, telle la différence des places, des sexes, le pouvoir de certains sur d'autres, l'impossibilité d'un consensus, la distance au réel. Les jeux virtuels où les morts revivent systématiquement à la vie font auprès des enfants entérinement d'un monde à distance de la réalité. Un autre mot dont le sens a été détourné, l'oxymore. De *oxus (aigu)* et *moros* (sot, fou) nous avons une expression qui allie deux mots contradictoires pour leur donner plus de force expressive, telle une *douce violence* ou bien *hâte-toi lentement*. À son origine donc, l'oxymore rapproche, associe deux réalités antagonistes et ainsi rend compte de l'existence de l'opposition dans le discours social. Il autorise la confrontation, la rencontre de deux existants antagonistes qui peuvent être à la fois de la méméité dans l'altérité. Mais, forgé artificiellement (et parfois volontairement) de manière répétitive il peut aussi être l'indice de la mainmise sur les esprits en devenant des outils de mensonge qui visent à assurer un empêchement à penser, comme ce fut le cas sous différentes idéologies dictatoriales. Un exemple fort et encore présent dans les esprits est ce qui se produisit avec la langue allemande. Infiltrée et façonnée par l'idéologie nazie, elle finit par « *changer la valeur des mots et leur fréquence... elle assujettit la langue* (et nous pourrions ajouter pour assujettir l'autre (3)) *à son terrible système...* » (4). Sans entrer dans la sémantique d'une langue particulière comme l'allemand, -d'autres l'ont fait-, sachons que quantités d'expressions, d'apparence banale, étaient utilisées avec une volonté unidirectionnelle de manipulation vers la destruction de l'autre, pour faire forclusion de l'altérité, en tant que l'autre

peut être différent et penser différemment. Aujourd’hui il semble se passer la même chose dans le monde du terrorisme. Il y a recrutement à force de manipulation par les mots d’esprits fragiles et vulnérables comme le sont les jeunes. A force de répétition, les mots s’imposent comme de minuscules doses d’arsenic qui sont avalés sans y prendre garde ; l’effet toxique plus ou moins tardif finit toujours par se faire sentir d’une manière ou d’une autre puisque le recruté finit par ne plus penser par lui-même et sans en avoir aucune conscience. Que dire d’une réalité quotidienne où le langage se transforme au point que le sens des mots se perd et finit par mener à la désorganisation, la déstructuration de l’esprit qui ne sait plus penser par lui-même, ni même simplement penser. C’est l’installation dans un état léthargique de l’esprit qui fait vacuité à ne se remplir que de ce que l’on veut bien lui donner pour le nourrir. Ceci pourrait nous conduire à l’errance d’une pensée en absence.

Dans le champ de la psychanalyse, l’acte de penser fait retour, même si le sujet n’en n’a pas forcément conscience. Dans cet espace de la mise en parole d’une pensée non conscientisée, le langage donne le pouvoir d’en dire pour l’analysant et d’en interpréter pour l’Analyste, de ce qui échappe et qui gouverne néanmoins toute la vie du sujet. C’est par ce cheminement qu’il s’en deviendra forcément, de cette reconnaissance, sujet de l’inconscient. La séance analytique s’acoquine du dit et du dire, d’une parole inévitable puisque l’on doit tout dire même et surtout ce qui semble incongru ou ce que l’on voudrait masquer. C’est forcément par la mise en parole que se recueillent les signifiants issus de l’inconscient, qui feront chaîne à être décodés aux fins d’interprétation. Dès lors que la langue française perd la richesse de sa structure, nous pourrions penser que le travail psychanalytique n’a plus sa place d’autant que l’on s’appuie sur l’idée conceptuelle que *L’inconscient est structuré comme un langage*. Mais que la langue s’appauvrisse au point de laisser la primauté à l’absence d’un être qui penserait, ne donne pas l’indication de la disparition de toute structure psychique. Cela s’avère davantage relever du signe d’une fixation à une période de l’évolution psychique de l’être qui ne dépasse pas aujourd’hui le stade pré-oedipien, celui du règne de la toute-puissance, monde du pulsionnel qui ne fait vivre que la proximité et l’immédiateté, comme lors de l’infans, seul objet de désir. La disparition de la tierce personne, par l’abandon de l’altérité, fait empêchement à la gestion de l’Oedipe. L’autre, le père, est sensé venir mettre fin à une relation unique entre mère/enfant qui ne sont que de l’*un*, situation qui absentifie tout autre que le duo de cette relation ainsi que le langage. Cette situation fait, par définition, silence des mots et crée une asphyxie du langage à ne point accéder à la rupture de l’état de dualité. La nouvelle forme d’expression logorrhéique d’aujourd’hui mène le psychanalyste à faire révélation de

la présence d'un excès de manque, d'un excès de jouissance, reflet de l'attachement à la situation de l'*un* jouant les prolongations de l'exclusion de l'autre. L'appauvrissement du vocabulaire, de la grammaire, des règles de conjugaison nous ramène à cette dimension archaïque de carence au langage et au réel du père absent qui pourtant, de faire rupture de la fonction phallique mère/enfant, permettrait à l'enfant de se devenir sujet en place de rester l'objet de désir de sa mère, l'objet *a*. Ces règles de la langue, qui font repères, existent pour faire structure commune vers une finalité de partage avec l'autre. Ce sont des règles en rapport avec l'altérité. En psychanalyse, c'est l'acte parolé d'interdit donné par le père qui fait règle de césure pour le passage de l'état de toute-puissance à celui de parlant en gestion de son monde pulsionnel. Dans la séance analytique, si transfert il y a, c'est de la règle première énoncée dès la première séance, qui sous-tend déjà la césure d'avec l'ère de la toute-puissance. Dans le présent de la séance s'édicte déjà, par le rappel d'un passé, pourtant achevé, l'avènement d'un futur qui interviendra avec la fin de l'expérience analytique du sujet. Dans ce lieu, l'ici et maintenant n'ont d'existence que dans leur rapport au transfert qui parle de toutes les dimensions du temps, passé, présent et futur, et de l'espace, ici et ailleurs. Dans la séance, les signifiants qui s'échappent et achoppent de la discontinuité de la parole de l'analysant fait que nous sommes des êtres parlants et la transformation du langage ne peut l'y soustraire, sinon seulement momentanément. Ce qui chute de la parole, du fait d'être parlant, est bien l'objet *a*, objet de désir. Le sujet est un être de désir et l'altérité existe du fait d'être parlant, bien avant la conscience de la différence des sexes. La paupérisation du langage ne touche probablement que faiblement à la structure de l'inconscient. Ce qui semble être mis en danger, plus que l'altérité, est de l'ordre de l'expression du sujet et de ses achoppements à en dire, durant la séance, de sa jouissance qui fait névrose voire psychose. Dès lors que le travail psychique de se séparer du premier autre n'est plus au programme, il peut y avoir une accélération dans le fait que le langage puisse jouer d'une sur-valorisation de l'expérience de réciprocité, consciente ou pas, entre l'instrumentalisation de la langue par le système (média, publicité, réseaux sociaux...) et les changements que celle-ci subira progressivement jusqu'à induire en retour une modification de la pensée. Jusqu'à voir l'acte de penser se déliter de jour en jour faisant place à une espèce de décadence intellectuelle où il ne s'agirait plus de penser par soi-même, mais seulement de faire comme tout le monde, de paraître comme tous - d'un tous qui s'ignore d'une réalité autre puisque relève essentiellement de la dimension de toute-puissance.

Ainsi de ce mode de fonctionnement moderne unique avec les réseaux sociaux, les blogs. Derrière les dithyrambes réseau sociaux semblent pourtant se cacher de faux autres, de faux semblants, de faux pensants. Nous entrons sur un réseau social, ou plutôt nous y sommes aspirés, pour rencontrer

d'autres soi-même, des milliers d'amis clonés qui sont unique-ment de la méméte. Ils pensent la même chose, aiment la même chose, font les mêmes choses. Nous sommes dans la culture de l'unique, de l'un qui rappelle forcément l'*Un* de la période pré-oedipienne où règne la toute-puissance d'un état dit fusionnel. Ainsi donc, le semblant d'altérité disparaît sous un amas de mêmes que soi qui ne partagent que les mêmes choses, sous peine d'exclusion ; nous retrouvons une même soif de l'affichage, une même absence de pudeur d'une intimité immédiate et débridée qui n'a que faire de la retenue, élément pourtant constitutif qu'impose la découverte respectueuse d'un autre à différencier de soi, psychiquement et psychologiquement et physiquement... La relation décrétée reste factice, illusoire, de l'ordre du fantasme voulu réel, grâce à la distance spatiale qui en dit long, par surcroît, sur la peur du regard de l'autre, sur la peur même de sa parole portant son exigence d'être différent. Cela peut aller jusqu'à la peur d'être reconnu dans sa singularité signée évidemment par l'acte de penser par soi-même et de soi-même. Voici le règne de la perte identitaire, de celle que l'analysant vient chercher dans l'expérience analytique à grand renfort de dire et de silence à dire. Ainsi donc, cette méméte créée artificiellement, et qui exclut l'altérité, ramène à l'ère, toujours renforcée, de la toute-puissance pré-oedipienne. Par définition, les mots, comme le dit Valéry -mais d'autres aussi dont Freud et Lacan-, engendrent une impossibilité à tout dire. Les mots portent en eux ce qui nous colle à la peau, le pas-tout. C'est le fait même que leur émergence suppose un impossible, ici un impossible à dire, impossible à dire la vérité, celle de recouvrir entièrement ce qu'il désigne. Parlons d'une corrélation mots/être/incomplétude qui, malgré les efforts accomplis à paupériser la langue, ne peuvent en venir à disparaître de la vie psychique. A n'avoir pas conscience de demeurer de la toute-puissance de l'infans ne peut empêcher l'évolution psychique de cheminer vers ce qui crée une sécurité dont le monde est exempt aujourd'hui.

Dès 1948, Georges Orwell nous décrit, dans *1984*, la langue d'aujourd'hui : « *Nous taillons le langage jusqu'à l'os... C'est une belle chose, la destruction des mots. Naturellement, c'est dans les verbes et les adjectifs qu'il y a le plus de déchets, mais il y a des centaines de noms dont on peut aussi se débarrasser. Pas seulement les synonymes, il y a aussi les antonymes. Après tout, quelle raison d'exister y a-t-il pour un mot qui n'est que le contraire d'un autre ?* »... A rester assujetti à ce mouvement général, nous empruntons pour parler, le parler vulgate, le parler en raccourci, le parler en onomatopées, le parler pour ne rien dire... à l'autre, à soi, et qui pourtant en dit long au Psychanalyste. Comment pouvoir retrouver sa vérité identitaire, si nous nous laissons noyer dans des tsunamis de vérités à nous jetés, sans autre choix de nous donnons que les consumer rapidement

immédiatement, telles les seules lois viables pour l'être ? L'inconscient dans sa structure oblige le psychanalyser à toujours questionner le mot, du dit au dire, d'un signifiant à un autre qui éclaire la structure psychique du sujet. Questionner le mot c'est revenir sur le sens et l'essence, c'est poser sa réflexion sur la vie matérielle tout autant que la transcendance des choses. Aujourd'hui par le déni de l'altérité, l'être tombe dans l'errance à ne plus pouvoir en être du partage ; les obstacles font pléthore à la communication avec l'autre, qu'il soit son conjoint, son enfant, son collègue, son ami, son Dieu... Il n'est plus temps de croire en soi, en l'autre, en un Dieu qui accompagnerait sa vie. Il n'est plus de place pour réfléchir à tous ces autres. Sans peur d'être précipité dans la Géhenne, il a été d'une éternité passée d'avoir eu à se questionner sur toute chose. La Vérité est un mouvement qui fait corrélation avec Incomplétude qui est de la méméte et de l'altérité. L'immédiateté ne ramène qu'à soi par le pulsionnel inextinguible qui fait qu'au commencement de l'être incarné furent le Manque et la Jouissance. Avec l'exclusion de l'altérité, à travers l'illusion de la multitude des réseaux sociaux, il se sent finalement seul, perdu, loin des autres, à distance du divin qui s'est vu condamné à l'expulsion de n'être utile à rien précisément. A force de remplacer l'individuel par une croyance dans le seul collectif, il se fait retour à un semblant de fusionnel qui génère une solitude physique et psychique. La croyance en un Dieu, invisible mais qui représentait le tout, l'éternité, qui se nommait donc de la complétude, n'était-elle pas ce qui faisait existence de l'altérité par une recherche de comprendre ou d'atteindre cet autre ? Aujourd'hui, la langue utilisée se tient à distance de la croyance et même du doute, de la logique et de l'intuition... Elle fait seulement utilitaire immédiat dans un essai stérile de suspendre le temps. L'être est confisqué à lui-même d'être un parlant. Le XXe siècle fût celui où la parole fut ouvertement confisquée. Elle a été condamnée à n'être que victime avec la Shoah, symbole de la condamnation au silence des mots. Les juifs d'alors n'ont pas eu le choix. Ils ont été éradiqué pour faire taire la conscience de l'a(A)utre. Aujourd'hui, devons-nous penser que ces camps font partie de nous et perpétuent la parole confisquée ? Pourtant, même fortement mutilée, la parole est. La nomination toujours perpétue l'autorisation à la conscience de la place du vide et de l'incomplétude, la place du Manque et de la Jouissance, malgré les voiles du silence de nouveau déployés insidieusement pour créer dissimulation.

Pourtant, nos anciens en disaient et nous portent encore aujourd'hui au questionnement. Ils en savaient déjà tant et, si nous nous l'autorisons, ils nous accompagnent encore aujourd'hui, d'une écriture qui prête à penser, simplement penser sans utilité à cela. Non pour en terminer avec le langage et l'altérité, mais pour y revenir grâce aux pensées de l'un de nos anciens voici quelques

énoncés reçus du Poème de Parménide qui nous en dit sur la parole, l'acte de penser, l'acte d'apprentissage, l'univers et la transcendance :

- *Allons, si moi je parle, toi, écoute mes paroles et retiens-les, quelles sont les seules voies de recherche à concevoir...* (fragment 2).
- *Il faut dire et penser que l'être est : l'être en effet est, le néant n'est pas ; voilà ce que je t'ai ordonné d'exprimer. De cette première voie de recherche je t'écarte, et ensuite de celle-ci que les mortels qui ne savent rien imaginent, doubles têtes ; en effet l'impuissance pousse leur esprit errant dans leur poitrine ; ils sont emportés également sourds et aveugles, frappés d'hébétude, foules indécises, pour qui l'être et le non-être sont considérés comme la même chose et pas la même chose, et le chemin de tous revient sur ses pas* (fragment 6).
- *Tu sauras la nature de l'éther et tous les signes dans l'éther et les effets destructeurs de la pure lampe du soleil sans souillure et tu apprendras aussi d'où proviennent ces effets tournant autour (de la terre ?) de la lune à l'oeil rond et sa nature, et tu découvriras aussi le ciel qui les tient séparés, d'où il est né et comment la nécessité, le conduisant, l'a contraint à contenir la limite des astres.* (fragment 10).

(1) « *L'altérité est dans la langue* » de Jean-Pierre Lebrun et Nicole Malincoli, Ed. Très, Psychanalyse et écriture, mars 2015.

(2) Lieu de la parole.

(3) Réflexion de l'auteur.

(4) V. Klemperer, *LTI. La langue du Troisième Reich. op. cit, p. 40-41.*

(5) Pour certains comme Georges Steiner, « la retraite du mot » serait à l'oeuvre depuis le XVIIe s., suite à l'expansion du langage mathématique lors du développement du calcul par Newton et Leibniz. Mais nous pouvons aussi, à contrario, rappeler ici que les Grecs anciens, friands de calculs mathématiques n'étaient, par ailleurs, pas parcimonieux concernant l'usage de la langue, des mots, en dépit de l'importance de la place accordée aux mathématiques..

(6) Entendre ici « *je suis* » du verbe suivre, tout autant que du verbe être, et que du substantif être.